

L'ÉDITION FRANÇAISE D'UNE GUERRE A L'AUTRE (1945-2020)

Jean-Yves Mollier

Sous ce titre volontairement provocateur ou alarmiste, je voudrais insister sur la nécessité d'interroger l'avenir à la lumière des mutations qui se sont produites dans le champ de l'édition ces vingt dernières années. L'apparition de ce que l'on nomma le *e-book* en 2000 lors de sa présentation au Salon du Livre de Paris, le livre électronique, et celle des tablettes, *readers* et autres « liseuses », en 2007-2010, ont commencé à perturber sérieusement les habitudes et à faire craindre une disparition progressive du livre commercialisé sous sa forme traditionnelle¹. Dix ans plus tard, la place occupée par Amazon dans la vente en ligne, celle de Google dans le référencement des volumes et celle de Facebook, et des autres réseaux sociaux, dans la promotion de la littérature sont venues renforcer l'idée que nous vivons une époque de perturbations majeures de la chaîne des métiers du livre, pour ne pas dire que nous assistons à la fin d'un monde. Tel était déjà le sens du message que j'adressais à l'ensemble des professionnels du livre lorsque je publiai, en novembre 2015, *Hachette, le géant aux ailes brisées*², un ouvrage d'interrogation et non de prédiction, comme ont voulu le laisser accroire, afin de le discréditer, les dirigeants du groupe Lagardère Publishing.

Partant d'un constat simple selon lequel le groupe Hachette avait su traverser près de deux siècles d'embûches et d'attaques venues de tous les horizons tout en poursuivant sa croissance³, mais que, soudain, en 2014, face aux exigences de son distributeur principal aux Etats-Unis, Amazon, il se heurtait à un mur, je posais la question de la survie d'un nain pesant deux milliards d'euros de chiffre d'affaires face à un géant qui en affichait 80, chiffre évidemment dérisoire par rapport aux 150 milliards d'euros de CA enregistrés en 2017 ou aux mille milliards

¹ C'était le sens des études que j'avais réunies dans la première édition de *Où va le livre ?* (Paris, La Dispute) en 2000. Le livre a été réédité, avec de nombreuses modifications en 2002 et, surtout, en 2007.

² Jean-Yves Mollier, *Hachette, le géant aux ailes brisées*, Paris, Les Editions de l'Atelier, 2015.

³ Fondée en 1826, la Librairie Hachette a conservé ce nom jusqu'en 1971 avant de devenir le Groupe Hachette, racheté en décembre 1980 par Jean-Luc Lagardère, puis de devenir une branche de Lagardère Group sous la houlette du fils du P-DG, Arnaud Lagardère, porté à la tête de l'entreprise en mars 2003. Nous avons analysé ces changements dans *Edition, presse et pouvoir en France au XX^e siècle* (Paris, Fayard, 2008), puis dans *Une autre histoire de l'édition française* (Paris, La fabrique éditions, 2015).

de capitalisation boursière de cette entreprise aujourd'hui. Si on ajoute à cette donnée économique fondamentale, le fait que le roman le plus vendu ces dernières années, *Fifty Shades of Grey* – cinquante millions de volumes – a d'abord été mis en ligne sur internet avant d'entamer une seconde vie sous forme d'un volume papier, on ne peut que se demander si une guerre d'un nouveau genre n'a pas démarré au début du XXI^e siècle, dont le but serait de faire disparaître les éditeurs et, avec eux, une part non négligeable de ce que l'on avait dans l'esprit lorsqu'on parlait jusqu'ici de « l'univers » du livre. Comme à dessein, l'actualité est venue conforter cette hypothèse lorsque le Syndicat de la librairie française a dénoncé le choix du jury du prix Renaudot d'inclure *Bande de Français* de Marco Koskas, un livre autoédité sur la plateforme *Createspace* d'Amazon, dans sa première sélection annuelle⁴. Fustigeant la concurrence déloyale que le groupe californien impose aux libraires français, le SLF reproche aux jurés du Renaudot de creuser leur tombe en croyant apporter une pierre à l'édification du Panthéon de la littérature nationale⁵.

Pour ne pas céder à la tentation du présentisme qui est la philosophie intrinsèque du nouveau régime médiatique mis en place depuis la quasi-disparition de la presse imprimée, je remonterai aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale pour voir, rapidement, comment l'édition littéraire a évolué dans notre pays. Globalement, on peut découper la période 1945-2020 en quatre séquences : la première (1945-1960) voit le livre de poche venir renforcer le rôle de la distribution dans la définition des politiques éditoriales ; la deuxième (1960-1980) est celle où la gestion comptable interfère de plus en plus avec celle-ci, tandis que la troisième (1980-2000) coïncide avec l'émergence des premiers géants de la communication du type AOL-Time-Warner, CBS-Viacom, Bertelsmann ou Vivendi Universal⁶. Alors que l'on imaginait que ces groupes demeureraient pérennes et, forts de leurs nouvelles acquisitions, fusions et concentrations, domineraient durablement la commercialisation du livre, ils allaient être amenés à disparaître dans la quatrième séquence de temps (2000-2020), le rachat de Time-Warner Book Group par Hachette en 2006 symbolisant cette destruction d'un empire qui n'avait pas tenu dix années puisque AOL Time-Warner s'était constitué en 1998. Lagardère Publishing pouvait s'enorgueillir de cette victoire au soir de ce rachat mais, la Roche tarpéienne étant située près du Capitole, huit ans plus tard, à son tour, ce géant allait croiser un Gulliver bien plus

⁴ Il a disparu de la seconde, mais ce retrait pourrait s'avérer une victoire à la Pyrrhus tant l'inscription de ce roman autoédité sur Amazon annonce un transfert d'une partie de l'édition littéraire hors de sa sphère traditionnelle.

⁵ Voir, sur les prix littéraires, Sylvie Ducas, *La littérature à quel(s) prix ? Histoire des prix littéraires*, Paris, La découverte, 2013.

⁶ J.Y. Mollier, dir., *Où va le livre ?*, Paris, La Dispute, 2000, p. 7-10 pour une analyse de ces phénomènes que l'on croyait alors destinés à durer.

puissant que lui en la personne d'Amazon, un des GAFAs, ces quatre cavaliers de l'Apocalypse moderne bien décidés à détruire leurs minuscules *challengers* européens, des lilliputiens à leur yeux.

Le temps des premières concentrations (1945-1960)

Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, deux éditeurs littéraires dominant incontestablement le marché français, Hachette qui reprend alors les éditions Grasset, Fasquelle, Fayard et Stock, et Gallimard qui absorbe Denoël, Le Mercure de France et La Table ronde⁷. Par rapport à l'entre-deux-guerres qui avait vu la scène littéraire et le marché des prix d'automne dominé par la guerre des deux « G », Gallimard et Grasset, bien mise en scène par Edouard Bourdet au théâtre dans sa pièce *Vient de paraître*, en 1927, puis par l'arrivée d'un nouveau venu, Robert Denoël, assassiné en 1945, la situation a radicalement changé. Le rôle joué par les « Messageries de librairie » – la branche livre du « trust » Hachette, encore surnommé « la pieuvre verte »⁸ - avait augmenté dans les années 1920 et 1930, quand plusieurs grands éditeurs, dont Gallimard, avaient abandonné leur diffusion au géant du boulevard Saint-Germain, mais, avec l'arrivée du livre de poche en 1953, en fait de la LGF, une filiale de Hachette, celui-ci va se renforcer considérablement. Les éditeurs de la nuit, les résistants, Minuit, Charlot, Max-Pol Fouchet, Seghers, qui avaient espéré modifier de fond en comble le visage de l'édition à la Libération n'ont pu lutter contre les pesanteurs propres au secteur⁹. Certes Edmond Charlot, le découvreur d'Albert Camus, a remporté plusieurs prix littéraires en 1945-1946¹⁰, mais il a dû renoncer à son installation dans la capitale et regagner Alger, tandis qu'un nouveau venu moins glorieux, René Julliard, éditeur des travaux et des jours du maréchal Pétain pendant la guerre puis de Paul Eluard en 1944, venait narguer Gaston Gallimard sous ses fenêtres¹¹ et lui ravir trois Goncourt en 1946, 1947 et 1948. Avec Robert Laffont, installé en 1941 à Marseille puis à Paris en 1945, Julliard occupera un temps l'actualité germanopratin, notamment en lançant Françoise Sagan en 1954. Toutefois, en échouant à faire de Minou

⁷ Pour les dates et l'analyse de ces changements, voir J.Y. Mollier, *Une autre histoire de l'édition française*, op. cit.

⁸ J.Y. Mollier, *L'Âge d'or de la corruption parlementaire, 1930-1980*, Paris, Perrin, 2018.

⁹ Sartre et Aragon seront les deux écrivains phares de l'écurie Gallimard à la Libération, interdisant de ce fait toute mise à l'écart du patron de la librairie éponyme.

¹⁰ Guy Dugas dir., *Edmond Charlot passeur de culture*, Pézenas, Domens, 2016, et *Edmond Charlot. Catalogue raisonné d'un éditeur méditerranéen*, Pézenas, Domens, 2016.

¹¹ Ayant repris les éditions Robert Laffont, installées rue de l'Université, presque en face de l'immeuble Gallimard qui jouxte celui de la rue Sébastien Bottin (aujourd'hui Gaston Gallimard), René Julliard sabre le champagne de façon bruyante les soirs de victoire pour narguer le puissant voisin ; cf. Jean-Claude Lamy, *René Julliard*, Paris, Julliard, 1992.

Drouet, deux ans plus tard, un auteur vedette, il fragilisera sa maison, passée après sa mort dans l'escarcelle d'un autre *outsider* de la Libération, Sven Nielsen, pour l'heure simple P-DG des Presses de la Cité.

Le démarrage du livre de poche ne fut pas aussi rapide ni fulgurant qu'on aurait tendance à le croire aujourd'hui¹², mais, dès 1960-1962, le pari était gagné, et la croissance de ce nouveau format telle que de multiples concurrents au « livre de poche », une marque de la LGF, verront le jour. Pour ce qui nous intéresse ici, c'est le recyclage des romans les plus lus, grâce aux rééditions sous ce label, qui va assurer le succès durable des « classiques », qu'il s'agisse des modernes, Camus et Sartre, mais aussi Hervé Bazin, Marcel Aymé, Pierre Benoît, ou des anciens, Balzac et Zola. De ce fait, outre le mouvement de concentration qui a abouti au rachat des éditions Grasset, Fasquelle, désormais Grasset-Fasquelle, Fayard et Stock par la Librairie Hachette, c'est l'ensemble des fonds des éditeurs littéraires qui est progressivement touché et perturbé par ce phénomène. Les éditions Calmann-Lévy ont cru un court moment en profiter grâce à leur association avec Hachette dans la « Collection Pourpre » qui a duré de 1938 à 1958, mais ni Pierre, ni Robert Calmann-Lévy ne sont parvenus à empêcher le mouvement qui conduira leur maison d'édition à être, à son tour, phagocytée par le maelström Hachette en 1993. Fayard et Tallandier avaient connu le même sort auparavant, renforçant la force de frappe d'une entreprise de messageries du livre pour laquelle la production de romans remportant des prix littéraires est devenue une nécessité. De ce point de vue, l'histoire littéraire opère de singuliers raccourcis lorsqu'elle s'ébahit devant les prouesses de Bernard Privat, Jean-Claude Fasquelle, Françoise Verny et Yves Berger à la tête des éditions Grasset-Fasquelle dans leur chasse aux futurs prix Goncourt, Renaudot et Femina. Elle oublie en effet la fonction que les dirigeants de la Librairie Hachette ont assignée à leur filiale : être le pourvoyeur de la LGF dans sa politique de réédition des primés d'un jour¹³, ce qui éclaire d'une clarté assez singulière la confection du catalogue d'une grande maison d'édition en ce début de la V^e République.

¹² Du « poche » aux collections de poche. *Histoire et mutations d'un genre*, dir. J.Y. Mollier et L. Trunel, Liège, Céfal, 2010.

¹³ Nous avons fourni tous les détails de ces stratégies commerciales, ou marketing, dans *Edition, presse et pouvoir en France au XX^e siècle*, *op. cit.* Nous y présentons des correspondances de Gaston Gallimard à Maurice Dumoncel, un de ses rabatteurs de l'époque pour l'attribution du Prix Femina, qui ne laissent aucun doute sur la capacité d'un grand professionnel à pénétrer en profondeur les jurys littéraires les plus prestigieux. Pour une vision plus en l'honneur du « génie » des éditeurs, on pourra lire Olivier Bessard-Banquy, *La fabrique du livre. L'édition littéraire au XX^e siècle*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux/Tusson, Du Lérot, 2016, et, du même auteur, *La vie du livre contemporain. Etude sur l'édition littéraire. 1975-2005*, Bordeaux, Presses universitaires/Tusson, Du Lérot, 2015.

L'heure des contrôleurs de gestion (1960-1980)

Pierre Bordas a raconté dans ses mémoires la destinée d'un éditeur de talent, *self made man* et nouveau venu dans son secteur, lorsqu'il fit appel à un spécialiste de la gestion pour le seconder¹⁴. Même si sa rancœur à l'égard de Jean-Manuel Bourgois, le frère de l'éditeur Christian Bourgois, saisi ici dans le rôle du fourbe de la tragédie classique, l'a conduit à exagérer la responsabilité du cadre dirigeant d'Edisciences (Bordas-Dunod-Gauthier-Villars) dans sa conquête de têtes de pont dans l'édition scolaire, les phénomènes qu'il décrit ont été largement corroborés par Jean-Marie Bouvaist dans son étude intitulée *Crises et mutations de l'édition française*. Rappelons que ce numéro hors-série des *Cahiers de l'économie du livre* diffusé par le ministère de la Culture en 1993 a aussi été le dernier, car les deux géants du livre de l'époque, Le Groupe de la Cité et Hachette, avaient été scandalisés par l'audace de cet ancien cadre du Cercle de la Librairie, par ailleurs créateur des formations « Métiers du livre » en IUT, tant à Villetaneuse (Paris XIII) qu'à Aix-Marseille, qui osait jeter une lueur crue sur le dessous des cartes. Non seulement ils parvinrent à faire cesser la commercialisation de cette remarquable étude, sous l'accusation habituelle et mensongère que l'auteur aurait été un affreux marxiste, mais ils firent pression sur la rue de Valois pour qu'elle mette en sommeil ces *Cahiers de l'économie du livre*, publiés depuis 1989 et applaudis tant qu'ils vantaient les mérites des groupes d'édition, mais détestés dès lors qu'ils prenaient de la distance et exigeaient du lecteur une réflexion critique sur l'évolution de ce secteur de l'économie¹⁵.

Le mouvement de concentration qui avait démarré à la Libération s'était en effet poursuivi, et même accéléré au début des années 1960 et l'on avait assisté à l'avènement d'un nouveau grand, les Presses de la Cité, qui allait absorber Plon, Perrin, Julliard et le Fleuve noir et, en s'inspirant ostensiblement, des politiques éditoriales à l'honneur aux Etats-Unis ou au Canada, tenter de donner aux vieilles maisons dépoussiérées une allure de jeunes filles en harmonie avec leur temps¹⁶. C'est du moins ainsi qu'il faut entendre la confiance de Sven Nielsen à un journaliste économique à qui il confiait son aversion pour les couvertures « en style chemise de nuit » - entendez la « Blanche » de chez Gallimard – et ses préférences pour les « jaquettes-

¹⁴ Pierre Bordas, *L'édition est une aventure. Mémoires*, Paris, de Fallois, 1997.

¹⁵ Les *Cahiers de l'économie du livre* ont publié des études consacrées à la RFA (n° 1), la Suède (n° 2), les Etats-Unis (n° 3), le Royaume Uni (n° 6), et un remarquable Hors-série 1 aux stratégies des grands groupes d'édition.

¹⁶ Le patron des PUF, Paul Angoulvent, avait publié en 1960 une remarquable étude intitulée *L'édition française au pied du mur* (Paris, PUF, 1960) afin d'inviter ses confrères, pour la plupart héritiers de maisons demeures familiales et passablement vieillottes, à prendre à bras le corps les problèmes de diffusion du livre dans un pays qui peinait à accepter les réalités du second XX^e siècle.

affiches », les couvertures criardes et en relief annonçant des romans *hard* ou, du moins, osés¹⁷. Editeur de San Antonio et d'OSS 117, il ne manifestait aucune appétence pour l'univers de Marcel Proust et détestait les éditeurs du V^e arrondissement de Paris qui le traitaient en parvenu ignare alors même qu'il avait soufflé la vieille maison Plon à la Librairie Hachette, et était ainsi devenu l'éditeur du général de Gaulle sans que celui-ci ait à aucun moment été consulté sur ces mouvements affectant l'édition nationale. Toutefois, depuis que Georges Pompidou avait pris pied à l'hôtel Matignon, en 1962, les énarques qui dirigeaient le ministère de l'Economie et des Finances et celui de l'Industrie ne cessaient d'inviter le Syndicat national de l'édition à traiter le livre en simple marchandise et à imiter leurs confrères de l'automobile, de la sidérurgie ou de la banque, qui entendaient donner naissance à deux groupes dominants dans chaque secteur de l'économie¹⁸.

Dans les maisons les plus concentrées, où le capital bancaire était le plus représenté, Hachette, les Presses de la Cité, Edisciences ou encore la CEP Communication, filiale de Havas, les contrôleurs de gestion commençaient à faire sentir leurs pressions sur la composition des catalogues. L'équipement en gros ordinateurs IBM exigeant la levée de fonds importants, la tendance était à la recherche d'économies d'échelle qui profitaient aux diffuseurs. Tandis que la FNAC va naître en 1974, au moment précis où l'on assiste à la mise en place de politiques de *discounts* – 20 % à la FNAC – qui aboutiront à la suppression du « prix conseillé » en 1979, et que les hypermarchés, type Leclerc, prennent une place de plus en plus importante dans la vente au rabais du livre en France, les libraires voient leur rôle traditionnel remis en cause par ceux qui, jusque-là, les consultaient avant de définir leurs politiques éditoriales. Avec environ un millier de librairies de premier niveau en 1970, sept cents en 1980 et cinq cents en 1990¹⁹, la France voyait son maillage exceptionnel se déliter. Cette situation devait émouvoir des éditeurs indépendants tels que Jérôme Lindon, PDG des Editions de Minuit, qui va se faire le champion du prix unique du livre, supprimé par Valéry Giscard d'Estaing en 1979 et rétabli par Jack Lang aussitôt François Mitterrand élu à la présidence de la République en 1981²⁰. De ce fait, le salon du Livre de Paris, inauguré en 1981, ne connaîtra qu'une seule saison de *discount* à 20 % du prix marqué et, chacun s'accorde à le reconnaître, le prix unique du livre sauvera la

¹⁷ Roger Priouret, *La France et le management*, Paris, Denoël, 1968, p. 267.

¹⁸ Voir les PV du CA du SNE de ces années analysés dans J.Y. Mollier, *Edition, presse et pouvoir en France au XXe siècle*, op. cit., p.311-312.

¹⁹ Voir Pascal Fouché, dir., *L'édition française depuis 1945*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1998, et Bertrand Legendre dir., *Les métiers de l'édition*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1999, pour l'analyse de ces évolutions.

²⁰ *Le prix du livre, 1981-2006. La loi Lang*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la Culture/IMEC Editions, 2006.

librairie française du sort qui fut celui de la librairie britannique ou américaine, submergée au même moment par les chaînes du type Barnes and Nobel, Blackwell ou Waterstone's.

L'heure des concentrations géantes (1980-2000)

Publié en France en 1999, *L'édition sans éditeurs*, ce cri d'alarme lancé par André Schiffrin²¹ en 1999, décrivait l'évolution de l'édition américaine, passée dans les années 1980-1990 des mains des grands groupes industriels qui en tenaient les rênes à celles des financiers internationaux pour qui seul le résultat comptable importait. Cela avait conduit le P-DG de Pantheon Books, la maison d'édition créée par son père et Kurt Wolff à New York en 1942 à démissionner de son poste en 1991. Lors de la conférence de presse où il commenta sa décision, André Schiffrin expliqua qu'il ne remettait nullement en cause la légitimité du profit qui permettait de mettre en œuvre une politique de péréquation entre les titres les plus rentables et ceux qui ne l'étaient pas²², mais que, chez Random House, un des nouveaux groupes géants, on ne lui permettait plus d'agir comme il l'avait fait précédemment. Il s'agissait désormais de rentabiliser chaque livre et de valoriser les *blockbusters* en cherchant à éditer des produits commercialisables sur tous les continents et déclinables sur tous les supports. La transmédiaticité des fictions, c'est-à-dire leur passage du livre à l'écran, petit et grand, ou de l'écran au livre dans le cas des *telenovelas* brésiliennes, devait inspirer les stratégies de cette nouvelle économie du livre, et les lancer à la recherche d'auteurs capables d'être vendus sous les formes les plus variées. Face à cette mutation sans précédent qui masquait l'essentiel, à savoir la substitution d'une logique financière à l'ancienne logique industrielle, les éditeurs étaient appelés à disparaître, du moins aux Etats-Unis, car André Schiffrin estimait que la France comptait encore des éditeurs dignes de ce nom.

Toutefois les mêmes années 1990-2000 allaient coïncider, dans notre pays, avec la constitution de deux groupes dominant le marché de l'édition et celui de la littérature, le Groupe de la Cité, apparu en 1988, et regroupant à la fois les Presses de la Cité et la CEP Communication, et Hachette, passé du premier au second rang après son rachat par Jean-Luc Lagardère et, surtout, l'échec de celui-ci dans l'aventure de « La 5 », la chaîne de télévision lancée avec Berlusconi qui se révéla un fiasco. Au-delà de cet échec qui entraîna des retombées

²¹ A. Schiffrin, *L'édition sans éditeurs*, Paris, La fabrique, 1999, et, pour la version augmentée en anglais, *The Business of Books*, London and New York, Verso, 2000.

²² C'est la fameuse loi non écrite rappelée par Diderot dans sa *Lettre sur le commerce de la librairie* (1764) selon laquelle sur dix livres imprimés, cinq ne seront jamais rentables, quatre équilibreront simplement leurs frais et un seul dégagera le profit indispensable à la survie de l'entreprise.

sur la définition des politiques de l'entreprise, la tentative de lier livre et télévision avait également touché les Editions du Seuil, chacun sentant bien que le livre devait trouver d'autres débouchés que le papier pour survivre²³. Au Groupe de la Cité, absorbé par une de ses filiales, la Compagnie Générale des Eaux (CGE), elle-même digérée par son actionnaire principal, Havas, les mêmes causes produisant les mêmes effets, Jean-Marie Messier, son nouveau P-DG, allait transformer la CGE en Vivendi, marier cet ensemble avec le marchand canadien d'alcools Seagram, afin de s'emparer d'une de ses sociétés, les studios de cinéma Universal d'Hollywood, et créer ainsi le groupe Vivendi-Universal. Son ambition affichée quand il s'installa sur la V^e Avenue à New York, avec tout son état-major qui devait obligatoirement parler anglais, était de dépasser AOL Time Warner, constitué deux ans avant lui, en 1998, et chef de file des nouveaux géants de la communication. La suite de cette aventure est connue : en quasi-faillite en 2002, Vivendi Universal vendait sa branche livre, Vivendi Universal Publishing (VUP), à Jean-Luc Lagardère qui deviendra ainsi le numéro un français en bouleversant totalement les équilibres internes au champ éditorial de son pays.

Depuis la fin des années 1980 en effet, la structure de ce champ était ternaire et relativement simple : deux géants la dominaient, le Groupe de la Cité et Hachette, tandis que quatre structures moyennes – Gallimard, Flammarion, Albin Michel et Le Seuil – servaient en quelque sorte de sas entre les premières et les trois cents PME adhérentes au SNE²⁴. A ces sociétés représentatives de l'édition française dans son versant grand public, il convient d'ajouter deux à trois mille TPE, très vivaces en régions, qui avaient profité du « printemps des éditeurs » consécutif aux ébranlements de Mai 68 et s'étaient déployées un peu partout sur le territoire²⁵. La réussite exceptionnelle de l'une d'entre elles, Actes Sud, fondée en Arles en 1978, est dans toutes les mémoires. Ses récents Prix Goncourt et Renaudot traduisent son accès, si ce n'est au premier cercle, du moins au second, mais, entre-temps, Flammarion avait été vendu à l'Italien Rizzoli Corriere della Sera, Le Seuil à La Martinière, et les 60 % de Vivendi devenus Editis en 2004 au fonds Wendel Investissements dirigé par le baron Seillière qui céda peu après ses actifs à l'Espagnol Grupo Planeta, après avoir juré que son investissement dans le livre était destiné à durer. Quatre ans plus tard, il buvait la coupe jusqu'à la lie et se retirait d'un marché où il n'était entré que pour rentabiliser son investissement, ce qui devait contribuer à fragiliser des

²³ J.Y. Mollier, *Edition, presse et pouvoir en France au XX^e siècle*, op. cit., pour l'analyse de ces changements.

²⁴ Il n'en reste plus guère que 170 en 2018, preuve que la concentration n'a cessé de se renforcer au fur et à mesure des années.

²⁵ J.M. Bouvaist et Jean-Guy Boin, *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison. Les nouveaux éditeurs en France 1974-1988*, Paris, La Documentation française, 1989.

maisons d'édition que ce loto ou ce Monopoly vertigineux affolait et achevait de perturber²⁶. Toutefois, on l'a dit, les Editions du Rouergue, celles de l'Aube qui se verront attribuer un prix Nobel, Milan à Toulouse, récemment repris par Bayard, son rival dans le champ religieux, Verdier à Lagrasse, Jeanne Lafitte à Marseille, Jacqueline Chambon à Nîmes, Champ Vallon à Tussel, Au diable Vauvert dans le Gard, et bien d'autres, La Fabrique ou Anne-Marie Métailié à Paris, témoignaient de ce *revival*, très sensible dans l'édition de jeunesse où les barrières à l'entrée sont moins élevées qu'ailleurs.

Affolées par les jeux de meccano financier qui se multiplient au tournant du millénaire, les éditeurs encore indépendants semblent alors découvrir le fantastique essor des bibliothèques de prêt, devenues pour les plus importantes des médiathèques, et sous prétexte qu'elles leur feraient une concurrence déloyale, ils réclament, en 1998-1999, une sorte de dîme, le paiement d'une redevance versée par les municipalités. Oublieux de leur campagne intitulée « la croisade du livre » qui avait exigé des pouvoirs publics, en 1965, la création de centaines de bibliothèques municipales, ils s'inquiètent soudain de l'essor de ces cathédrales du livre. Alors qu'ils ne prêtaient que huit millions de volumes en 1951, et 16 millions en 1964, ces établissements publics en avaient confié 28 millions aux lecteurs en 1971, près de 60 millions en 1980, 96 millions en 1990 et 151 millions en 1997²⁷. Depuis cette date, la progression a continué, le cap des 200 millions de volumes prêtés franchi en 2002 et celui des 250 millions de volumes sortis des réserves dépassé depuis cinq ans. Régulé par un accord entre tous les partenaires, SNE, ministère de la Culture et municipalités, ce conflit d'un autre âge traduisait le surgissement d'une crise de l'édition jusqu'alors masquée par la croissance du secteur. Les éditeurs, dopés par l'augmentation de leur CA depuis le début des années 1960, ne comprenaient pas pourquoi ils assistaient à un soudain ralentissement que rien n'avait laissé présager. La multiplication par dix du nombre d'étudiants dans les universités ou les grandes écoles, celle des employés et des cadres – les « cols blancs » dans le langage du temps – avaient accompagné l'envie de lire et d'acheter des livres, mais, avec l'apparition d'un chômage de longue durée, l'économie s'essouffait et la part consacrée aux loisirs diminuait lorsque le livre électronique fit son apparition.

²⁶ J.Y. Mollier, *Edition, presse et pouvoir en France au XXe siècle*, op. cit., pour l'analyse de ces soubresauts.

²⁷ Nicole Robine, *Lire des livres en France des années 1930 à 2000*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 2000.

La menace des années 2000-2020

En mai 2000, au congrès de l'Union internationale des éditeurs organisé à Buenos Aires, le vice-président de Microsoft, Dick Brass, annonça la mort du livre papier et du journal pour 2018. Face à une assistance médusée et muette, le fabricant de logiciels qui espérait pénétrer un jour dans chaque foyer grâce à son système de navigation, prédisait une disparition rapide que les éditeurs ne prirent pourtant pas au sérieux quand ils virent s'effondrer les premières entreprises commercialisant les livres électroniques. La deuxième alerte survint en 2008-2010, quand les premières tablettes firent leur apparition, la firme Apple, un autre géant californien, prenant le relais de Microsoft. Au même moment, Google, un moteur de recherche, commençait à numériser les fonds de toutes les bibliothèques publiques qui acceptaient son offre, et il allait constituer en quelques années la bibliothèque numérique la plus importante du monde, n'hésitant pas à mettre en ligne des livres couverts par le droit d'auteur en affirmant qu'il appartient à l'éditeur lésé de se faire connaître pour que ses ouvrages soient retirés du catalogue en ligne²⁸. L'entrée en scène d'Amazon dans cette même décennie 2000-2010 comme premier vendeur en ligne renvoyait la FNAC, les magasins Leclerc et les géants de la distribution physique des livres à une réalité sinistre, celle d'un transfert des commandes de livres vers les géants de la nouvelle économie.

Bien que les libraires n'aient cessé d'alerter les pouvoirs publics sur le fait qu'Amazon ne crée pas d'emplois puisqu'il en détruit autant qu'il en fabrique, les collectivités territoriales s'empressaient d'offrir leurs subventions à un *Marketplace* délocalisé en Irlande pour ne pas payer d'impôt sur ses bénéfices en France et aggravait ainsi les difficultés du secteur. Lorsqu'en 2014 Amazon décida de ne pas renouveler ses contrats avec Hachette et Simon and Schuster aux conditions antérieures et de leur imposer une baisse drastique du prix de vente de leurs livres électroniques, il provoqua un véritable séisme²⁹. Jusqu'ici en effet, les éditeurs avaient imaginé pouvoir ralentir la croissance du fichier numérique en le maintenant à un prix élevé, dissuasif, ce qui revenait à élever un barrage artificiel dont étaient censés profiter les volumes imprimés sur papier qui continuaient à être vendus à des prix relativement coûteux pour le consommateur. Si le livre électronique devenait un concurrent sérieux, il se produirait, pensait-on, un phénomène identique à celui qui avait profité au livre de poche, en hausse

²⁸ Seule la Chine a refusé les offres de Google et elle a lancé son propre programme de numérisation des livres et estampes en commençant par les plus anciens et en étendant son programme de numérisation à tous les pays qui possèdent des fonds chinois. La BnF a récemment autorisé la Chine à numériser ses livres en chinois, comme d'autres bibliothèques nationales dans le monde.

²⁹ J.Y. Mollier, *Hachette, le géant aux ailes brisées*, op. cit.

continue depuis le début des années 1960, et le prix de tous les volumes, quel qu'en soit le support, baisserait inexorablement. On le sait, les éditeurs finirent par signer un accord avec le géant californien de la distribution mais il demeura secret et, si Hachette ne semble pas avoir subi le contrecoup de son bras de fer avec Amazon, celui-ci n'entend nullement en rester là.

En 2015 en effet, il a lancé une nouvelle offensive en développant sa plateforme d'édition *Createspace* et en offrant aux auteurs qui s'éditeraient eux-mêmes par ce système 70 % de droits d'auteur ou 30 % s'ils avaient recours à une aide pour formater leur fichier numérique³⁰. Par rapport aux 7 à 8 % de droits réellement versés par la plupart des éditeurs à leurs auteurs, la proposition d'Amazon fit l'effet d'un mirage au voyageur assoiffé dans le désert, et des milliers d'écrivains adressèrent leurs œuvres à un géant de la Netéconomie transformé ipso facto en éditeur. Comme la même année, Amazon créa ses propres prix littéraires et accorda une véritable publicité aux promus, toute la chaîne des métiers du livre commença à comprendre que les GAFAM étaient des prédateurs bien pires que tout ce que l'on avait connu auparavant. Si on ajoute que les réseaux sociaux, avec You Tube, faisaient la promotion de romans fabriqués pour devenir des « tubes » ou des *Blockbusters*, tel *Girl Online* de Zoé Sugg, une Youtubeuse de choc nommée Zoella qui parvint à maintenir son roman au top cent des livres les plus lus dans quatre-vingts pays pendant des mois en 2014-2015, on aura compris que l'introduction de *Bandes de Français* dans la sélection initiale du Renaudot était dans l'air bien avant que Marco Koskas n'en ait tapé les premières touches sur son Mac ou sur son PC.

La guerre est déclarée entre les éditeurs et les libraires d'un côté, mais ils n'ont pas les mêmes intérêts à défendre ce qui freine leur action, et les GAFAM ou GAFAM³¹ de l'autre, les écrivains hésitant entre leur association traditionnelle avec les premiers, via la SGDL (Société des Gens de Lettres) ou la Sofia, et le désir d'entendre le chant des sirènes nouvelles. Marco Koskas n'est ni le premier ni le dernier à avoir franchi le Rubicon, et Stephen King lui-même avait essayé, il y a dix ans, de se passer d'éditeur en commercialisant directement son nouveau roman sur Internet. Il renonça parce que son initiative avait été mal préparée, mais rien ne dit que d'autres écrivains aussi connus n'emprunteront pas, demain, une voie similaire. Le succès phénoménal de *Fifty Shades of Grey*, imprimé sur papier par Vintage Books après avoir rencontré un premier succès en entrant dans l'espace numérique de *The Writer's Coffee Shop* qui l'avait repéré dans sa version primitive sur internet – l'autoédition en ligne – pourrait laisser

³⁰ Ces pourcentages mirifique sont trompeurs car il s'agit d'un partage des bénéfices après déduction des frais inhérents à la diffusion des livres.

³¹ Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft.

penser que l'on assiste à une sorte de renouvellement des *telenovelas*. Toutefois rien ne permet de présumer que le transfert du fichier numérique vers le papier demeurera une nécessité. Le phénomène japonais des *keitai shousetsu*³² dément cette affirmation irénique puisqu'il s'agit de mangas destinés à la jeunesse, écrits sur smartphone, diffusés par le même canal et lus exclusivement sur téléphones portables sans qu'à aucun moment ses promoteurs aient envisagé une dérivation vers le support traditionnel des mangas, le papier. A la lumière de ce modèle, des développeurs français travaillent à la mise au point de produits proches de cette nouvelle littérature de jeunesse, par exemple les *twillers*, des fictions découpées en chapitres de 140 puis 280 caractères, comme les *twits*, et adaptées aux nouvelles pratiques culturelles de la jeunesse. Le groupe Media Participations, dont on sait qu'il vient de reprendre La Martinière et Le Seuil, n'est pas le dernier à faire travailler ses équipes sur ce modèle, lui qui est le numéro un de la bande dessinée en France et qui ne peut passer à côté de ces innovations s'il ne veut pas risquer d'être dépassé.

Quel avenir pour l'édition littéraire à l'horizon 2020 ?

Comme on s'en est souvent aperçu depuis vingt ans, les mouvements qui affectent l'édition sont erratiques et contradictoires. En 1998, la naissance d'AOL Time Warner était annoncée comme un désastre parce que, pour la première fois dans l'histoire, les tuyaux absorbaient les fluides qui circulaient en leur sein, ce qui laissait présager une dégradation du contenu des livres. Huit ans plus tard, AOL revendait Time Warner à Hachette Book Group, et les majors de l'édition se recentraient sur leur cœur de métier, l'éducation au premier chef, la fiction ensuite. Le néologisme *educaînement* qui avait été forgé pour exprimer la rencontre entre deux secteurs, *education* et *entertainment*, tombait de ce fait en désuétude et les géants de la communication rentraient dans le rang. La constitution récente de Penguin Random House a confirmé cette réorientation, mais celle-ci pourrait être provisoire si Bertelsmann ne retire pas de cet accord le bénéfice qu'il en attend. Dans un autre registre, les espoirs mis par certains fabricants dans le papier électronique n'ont pas été suivis d'effets, pas plus que les essais de substitution de la voix au clavier des ordinateurs. Sur le plan littéraire, les essais d'écrivains comme François Bon pour inventer de nouveaux genres qui mettraient en branle à la fois la vision, l'ouïe, le toucher et, pourquoi pas, l'odorat, n'ont encore rien donné de probant. Ils déboucheront peut-être sur la naissance de produits qui circuleront essentiellement sur la toile où l'on trouve déjà de très nombreuses revues électroniques qui n'ont plus de version papier.

³² J.Y. Mollier, « La culture numérique », *Universalialia 2011*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2011, p. 157-161.

Le lecteur aperçoit dans le fichier numérique des possibilités nouvelles d'être coauteur du récit qu'il lit et certains écrivains lui proposent déjà de choisir la fin qui lui paraît le mieux convenir à la fiction qu'il découvre³³. Nul doute que d'autres expérimentations seront tentées qui surprendront autant qu'elles inquiéteront ceux qui avaient fait du livre papier le centre de leur univers.

Pierre Nora avait estimé, lors d'un colloque tenu à Paris en 2007, que c'était « la civilisation du livre » qui était menacée par l'arrivée des nouvelles technologies³⁴, signe qu'il éprouvait une réelle difficulté à admettre qu'un fichier numérique était un livre au même titre qu'un rouleau de papyrus ou de parchemin, qu'un petit livret de *literatura de cordel* en Amérique latine aujourd'hui ou qu'un de ces textes relevant de la « littérature du trottoir » à la fin du XIXe siècle³⁵. Les formes brèves ne font sans doute pas partie de la littérature que l'on enseigne à l'école, mais le genre pamphlétaire ne les a nullement dédaignées et il n'est pas de définition du livre qui emporte tous les suffrages. Mieux vaut alors considérer comme livre tout support que le lecteur considère comme tel, le petit volume de bande dessinée qui n'a pas les formes canoniques de l'album³⁶ comme le *keitai shousetsu* qui fait les délices des jeunes japonais d'aujourd'hui ou le *twiller* s'il parvient à trouver son marché³⁷. C'est sans doute des marges de l'édition établie, des régions plus que de la capitale, et des petites structures plutôt que des grandes car les premières sont condamnées à innover pour survivre ou simplement percer, que viendront les expérimentations les plus audacieuses. Sans négliger tout ce que le livre papier continuera à apporter à ses lecteurs, on ne peut s'empêcher de penser que le livre électronique ou, du moins, ce que l'on range sous le terme de fichier numérique, a un immense avenir devant lui.

³³ L'hyperactivité laisse loin derrière elle le dialogue lecteurs-auteur tel qu'Eugène Sue l'avait expérimenté en publiant *Les Mystères de Paris* en feuilleton dans la presse au début des années 1840.

³⁴ P. Nora, *L'avenir du livre : actes du colloque organisé par le CNL à Paris le 22 février 2007* : [http://www.centrenationaldulivre.fr/? Colloque-L-avenir-du-Livre](http://www.centrenationaldulivre.fr/?Colloque-L-avenir-du-Livre), et J.Y. Mollier, « Lire, une pratique constamment remise en cause », in *Lire demain. Des manuscrits antiques à l'ère digitale*, Claire Clivaz, Jérôme Meizoz, François Vallotton et Joseph Verheyden (Ed.), Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2012, p. 81-94.

³⁵ J.Y. Mollier, *Le camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIXe et XXe siècle*, Paris, Fayard, 2004.

³⁶ Sylvain Lesage, *Publier la bande dessinée. Les éditeurs franco-belges et l'album (1950-1990)*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2018.

³⁷ Il semble trouver des débouchés dans le monde arabo-musulman, comme le montre le succès, relatif, de l'écrivain yéménite Marwan Almuraisy et de son roman diffusé sur twitter en 2014, *Lbn Ala'sfour* (« Le lait de l'oiseau »). Aujourd'hui incarcéré en Arabie saoudite où il est installé depuis plusieurs années, ce romancier fait l'objet d'une campagne de défense de la part du Pen Club International.

Dans le domaine du livre scolaire, le cartable numérique a longtemps tâtonné car les groupes qui dominent ce marché, Hachette et Editis essentiellement, n'étaient pas pressés de le voir remplacer le manuel scolaire tel que nous le connaissons depuis deux siècles. La décision prise par le Conseil régional du Grand Est d'équiper les lycées en matériel de ce type à la rentrée 2019 risque de produire un effet boule de neige et de précipiter le transfert du livre scolaire vers les fichiers digitalisés. Le roman sentimental, que peu d'observateurs auraient cru si fluide, est largement passé à la lecture sur tablettes et Harlequin a réussi sa mue sans que l'on commente beaucoup cette mutation des pratiques de lecture. Le roman policier a également ses adeptes qui préfèrent le confort d'une tablette au feuilletage du volume imprimé sur papier, mais d'autres lecteurs se refusent à choisir et passent allègrement d'un support à un autre en empruntant les transports en commun. Toutefois la liseuse n'est peut-être pas le support qui conservera le plus de suffrages dans les années à venir car l'augmentation de la taille des smartphones semble faire de ces nouvelles machines les auxiliaires indispensables de la vie de nos contemporains qui s'en servent de moins en moins pour téléphoner et, de plus en plus, pour des usages variés. Ainsi semble vouloir se confirmer le pronostic des observateurs qui considèrent que les changements qui se produiront dans les prochaines années seront encore plus importants que ceux auxquels nous avons assisté depuis le début du troisième millénaire. Cependant, et cela maintient une touche d'espoir pour les nostalgiques du passé, rien n'est inéluctable en histoire, et la vie se charge souvent de démolir les prédictions les plus assurées.

Jean-Yves Mollier

Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines

Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines (Paris Saclay)

Octobre 2018